

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 32 (2002)
Heft: 9

Artikel: Claude Torracinta : "J'avoue que j'ai bien vécu"
Autor: Torracinta, Claude / Prélaz, Catherine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828166>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Claude Torracinta

« J'avoue que j'ai bien vécu »

Claude Torracinta, c'est un parcours journalistique exemplaire: trente ans de télévision, la création de plusieurs émissions d'information, dont l'inaltérable *Temps Présent*. Depuis qu'il a quitté la TSR, il mène une retraite active, très engagé dans le domaine social, puisqu'il préside, à Genève, l'Hospice général.



« **J**e dois dire que j'ai bien vécu, tant sur le plan privé que professionnel, en ayant la chance de faire un métier passionnant. » A 68 ans, Claude Torracinta est toujours plein de projets et de nouvelles passions. On lui doit notamment un film remarquable intitulé *Mémoires de la Frontière*. Ancien président de la Ligue contre le racisme et l'antisémitisme (Licra-Suisse), Claude Torracinta poursuit le combat qu'il a toujours mené, dans sa profession et ses convictions, pour une meilleure compréhension du monde. L'homme pressé savoure aussi davantage la douceur de vivre, très proche de ses six petits-enfants.

Il nous reçoit dans sa maison genevoise, entourée de vignes, d'où l'on contemple au choix le Jura ou le Salève. Entre une chronique à rédiger pour *La Tribune de Genève*, les bagages à préparer pour un séjour aux Etats-Unis, et les plants de tomates à redresser après une nuit venteuse, il évoque son parcours, et nous fait partager un regard d'expert, tour à tour inquiet ou confiant, sur les médias et la société d'aujourd'hui.

« Je me suis senti bien dans le journalisme »

– Qu'est-ce qui a fait de vous un journaliste, un homme de télévision ?

– En fait, je n'avais pas de projet aussi précis. J'ai eu la chance de terminer mes études à une époque où

« Un journaliste ne travaille pas sur le long souffle, il court un 100 mètres ! »



«J'ai toujours su que je ne pourrais pas me contenter d'une retraite en allant aux champignons.»

l'on pouvait choisir ce qu'on voulait faire, sans limitation. J'ai passé une licence en sciences politiques ainsi qu'une licence en sciences commerciales. En même temps, pour finir le mois, j'étais instituteur suppléant. Je faisais aussi quelques piges au *Courrier*. Lorsque je suis sorti de l'Uni, on m'a proposé de travailler dans une régie, dans une banque, dans une société d'informatique. *La Tribune de Genève* m'a alors contacté, elle voulait créer une rubrique économique et financière. J'ai dû choisir. Je l'ai fait, en sachant que si le journalisme ne me plaisait pas, je pourrais toujours entrer dans une banque.

– **Comment expliquez-vous que vous n'avez plus jamais quitté ce métier ?**

– Je m'y suis senti bien, et les opportunités intéressantes se sont enchaînées. Après avoir créé cette rubrique, on m'a envoyé comme correspondant à Paris, de 1966 à 1969. La presse écrite me plaisait, mais j'étais déjà sensible au devenir de la télévision. En 1962, grâce à une bourse, j'avais pu aller étudier à Harvard et j'avais été étonné, aux Etats-Unis, de

la puissance de la télévision. Dès mon retour à Genève, nous avions proposé à la TV romande, Renato Burgy et moi, de créer un magazine d'information. Notre proposition n'a pas été retenue, mais j'ai pu commencer à faire des piges pour la TV, tout en continuant à travailler à *La Tribune de Genève*. A la télévision, je collaborais à l'émission *Le Point*, avec Jean Dumur, je faisais des reportages pour *Continent sans visa*. C'est à mon retour de Paris en 1969 que le projet d'un magazine d'information télévisé a pu se concrétiser. Il était devenu un besoin. Alors que le journal me proposait un poste de rédacteur en chef adjoint, j'ai décidé de tenter la télévision. C'était en 1969. Je ne l'ai quittée que trente ans plus tard !

– **Qu'est-ce qui vous a fait préférer la télévision ?**

– J'ai eu la chance d'arriver au moment où la TV commençait à être en pleine expansion, avec cette opportunité de créer un magazine. On avait les moyens de le faire, dans une Suisse qui allait bien, qui voyait l'ave-

nir avec optimiste. J'ai donc créé *Temps Présent*. Plus tard, je suis devenu directeur de l'information. Même si je n'avais pas choisi délibérément de faire de la télévision ou de la presse écrite plutôt qu'un autre métier, je me suis assez vite rendu compte que le journalisme correspondait à mes qualités et à mes défauts.

– **Quels sont ces qualités et ces défauts ?**

– Pour ce qui concerne le journalisme, c'est un intérêt pour l'actualité, un bon esprit de synthèse, et la faculté de travailler vite, de décider vite. Pour ce qui est de la télévision, je crois que j'ai un certain sens de l'image, mais aussi une certaine empathie, une facilité de contact avec les autres. On ne fait pas de la télévision si l'on est introverti. A la TV, malgré la tension du direct, je me suis toujours senti bien dans un studio. Quant au défaut de ce métier, c'est qu'on surfe sur l'actualité, on ne va pas toujours au bout des choses. Un journaliste ne travaille pas sur le long souffle, il court un 100 mètres !

– A-t-il été difficile de quitter la TV romande, après y avoir passé tant d'années et occupé plusieurs postes à responsabilité ?

Il est vrai que j'y avais beaucoup investi affectivement. Chargé du service politique, puis du département magazines, enfin du département de l'information que je dirigeais, j'ai terminé numéro deux de la maison. J'ai choisi de partir par étapes, dès 62 ans, et j'ai quitté définitivement la Tour en 1999. J'avais heureusement commencé assez tôt à me demander ce que j'allais faire de ma retraite. En 1992, la Sept-Arte – dont j'étais membre du comité des programmes – m'avait proposé de reprendre la direction de la chaîne. J'ai longuement hésité, et j'ai finalement refusé pour des raisons personnelles, puisqu'un tel poste m'aurait beaucoup éloigné de Genève, de ma famille, de mes petits-enfants. Cette situation m'a cependant amené à me demander ce que j'allais faire des dernières années de ma vie. J'ai senti qu'il ne fallait surtout pas que je quitte la télévision du jour au lendemain, mais que j'organise un deuil progressif. Dès 1992, j'ai ainsi renoncé à toutes mes fonctions directoriales et j'ai animé des émissions de *Table ouverte*, réalisé des reportages, des *Grands Entretiens*.

– Comment avez-vous préparé cette retraite ?

– Non seulement j'ai fait le choix de me détacher de la télévision très progressivement, mais il me fallait aussi développer d'autres intérêts. J'ai toujours su que je ne pourrais pas me contenter d'une retraite en allant aux champignons, en m'occupant de mon jardin ou en lisant mes journaux. Je pense qu'il faut toujours avoir des intérêts, des engagements, des passions, des soucis. C'est ce qui nous fait vivre jusqu'au moment ultime. J'ai eu la chance de pouvoir continuer à faire du journalisme grâce à une chronique tous les quinze jours dans *La Tribune de Genève*, tout en m'investissant dans un tout autre domaine: le social. Depuis huit ans, je préside le conseil d'administration de l'Hospice général. Je crois beaucoup à la préparation de sa retraite. Il faut toujours avoir des passions, s'investir dans quelque chose, aussi longtemps qu'on est en possession de ses facultés intellectuelles.



Archives TSR

En 1969, sur le plateau de Temps présent, Jean Dumur et Claude Torracinta recevaient un prestigieux invité: Georges Pompidou

– Une profession aussi riche que la vôtre vous a-t-elle aidé à entretenir cette curiosité pour de nouvelles choses ?

– Certainement. Je suis conscient que j'ai été très privilégié, très bien servi par cette société. Je viens d'un milieu modeste, j'ai pu faire des études universitaires, et en plus j'ai fait un métier passionnant, qui vous met constamment en relation avec les autres, mais aussi à l'écoute de tous les soubresauts du monde. La richesse de ce métier, c'est de nous donner cette capacité de toujours rebondir sur de nouvelles passions. Si l'on a fait toute sa vie un métier plutôt répétitif, c'est peut-être plus difficile.

– Quel bilan faites-vous de ce parcours professionnel ?

– Je tire un bilan personnel de vie très positif. J'ai regretté certaines choses, je n'en ai pas fait d'autres. Mais je peux dire, en citant Pablo Neruda: «J'ai bien vécu!» Sur le plan professionnel, j'ai eu cette immense chance de faire de la télévision au moment où tout était possible. Dans les années soixante, on avait le sentiment qu'avec un tel média on pourrait tout faire, en particulier jouer un rôle social, culturel, politique auprès des gens. Avec *Temps Présent* par exemple, il s'agissait d'amener l'information chez les gens, de les rendre plus conscients du monde dans lequel ils vivaient, de

les rendre plus adultes, plus civiques. Aujourd'hui, je suis frappé lorsque je parle avec de jeunes réalisateurs, de jeunes journalistes. Ils sont de la culture de l'image, ils ont eu la télévision au berceau, mais ils n'en ont plus qu'une vision très utilitaire. En fait, ils n'attendent et n'espèrent pas grand chose d'elle, ils ont moins cette impression qu'elle pourrait aider à mieux comprendre le monde.

«La dérive de certains médias m'inquiète»

– Qu'est-ce que la télévision peut encore faire de bien ?

– Une télévision de service public n'est pas là pour faire de l'audience à tout prix, mais parce qu'elle a une certaine vision de son rôle dans la société. Même dans un monde qui s'est banalisé, elle ne doit pas renoncer à certaines valeurs. Il ne faut pas donner aux gens ce qu'ils aiment par principe, il faut leur proposer des émissions qu'ils auront aimées quand ils les auront vues! J'ai toujours défendu cela. Et c'était du reste mon objectif en créant *Temps Présent*. Mon souhait était de faire une émission dans laquelle les gens pourraient être certains de trouver des reportages de qualité et d'apprendre quelque chose, même sur des thèmes les intéressant a priori moins que d'autres. Récemment, j'ai été saisi, sur TSR2, par un reportage sur un

policier genevois faisant de la médiation. Il montrait une manière de lutter contre l'insécurité, d'atténuer les conflits, d'éviter des réactions de type xénophobe. C'est ça aussi, le rôle de la télévision. A l'opposé, je suis effondré devant une émission telle que *Loft Story*. A quoi cela sert-il d'avoir inventé la télévision si c'est pour aboutir à ça!

«Le monde évolue vite, la Suisse change aussi»

– Ne dit-on pas souvent que les gens ont la télévision, les émissions, les journaux qu'ils méritent?

– Dire que les gens ont ce qu'ils méritent, c'est une forme de mépris. Quand je vois la dérive de certains journaux, je dois dire que je suis assez inquiet d'un tel mépris à l'égard des lecteurs. On ne peut pas se contenter de donner aux gens ce qu'ils veulent, ou ce que l'on croit qu'ils veulent. A ce rythme, la moitié des jeunes n'iraient pas à l'école! Dans une vision citoyenne, je pense que les médias, la télévision en particulier, sont trop importants pour qu'on les confie uniquement aux faiseurs d'audience. La télévision, c'est le principal journal d'information, le principal centre culturel, le plus grand lieu de divertissement, le plus grand cinéma. Elle joue un rôle extrêmement important dans la formation de l'opinion, dans la culture des gens, dans leur développement. Il y a une vraie responsabilité citoyenne de ceux qui sont en charge d'un tel média.

– Comment voyez-vous l'avenir de la presse écrite dans un tel contexte?

– La télévision est surtout un média d'émotion, plus difficilement un média de réflexion. Il y a là un champ immense pour la presse écrite, qui a une fonction de complémentarité extrêmement importante. Quant aux journaux qui font du *fast-food* médiatique, ils seront toujours à courir derrière le lecteur, car ce dernier va de plus en plus zapper et se lasser. Ils font du *people*, du fait divers, des articles toujours plus courts, mais ils se trompent en essayant à tout prix de copier la radio et la télévision. Ce n'est pas la fonction de la presse écrite! Il faut considérer le lecteur comme un adulte, comme quelqu'un que l'on doit res-

pecter. Je suis très gêné quand un média veut transformer un téléspectateur ou un lecteur en voyeur.

– Quels enseignements gardez-vous de vos multiples voyages et reportages? En quoi ont-ils transformé votre regard sur la société suisse?

– Il y a un double avantage à voyager, à faire des reportages, à rencontrer des responsables politiques d'autres pays, à côtoyer d'autres situations: cela vous ouvre sur le monde, mais aussi sur votre propre pays. J'ai compris que la Suisse n'était pas hors du monde mais, au contraire, qu'elle est totalement liée au monde. J'ai notamment tourné trois films en Chine, et j'ai réalisé, en discutant avec des Chinois, que leurs préoccupations, leurs soucis, leurs souhaits étaient semblables à ceux d'un ouvrier, d'un employé de banque ou d'un paysan suisse. Ils se soucient de leur famille, de l'avenir de leurs enfants, souhaitent une vie calme, sans conflits. J'ai été véritablement frappé par cette interdépendance. Imaginer que l'on pourrait vivre complètement repliés sur nous-mêmes, protégés par notre neutralité, nos montagnes, notre air pur et notre système démocratique, c'est une erreur! La Suisse a beaucoup changé. A l'époque où je rédigeais mes premiers papiers, c'était un pays plein de certitudes et de bonne conscience. Le pays d'aujourd'hui est beaucoup plus en interrogation, sur lui-même, sur ses rapports avec les autres.

– Vous évoquiez, sur le plan de l'individu, les soucis qui nous tiennent en vie. Au niveau d'une société, les incertitudes ne sont-elles pas ce qui la fait avancer?

– Tout à fait! La certitude qu'on est dans le bon chemin et qu'on a raison fait que l'on s'endort. L'incertitude au contraire nous tient en éveil, nous oblige à nous interroger. Notre histoire revisitée nous a démontré que nous n'avons été ni pires ni meilleurs que les autres. Aujourd'hui, les questions que nous nous posons sur nos valeurs, sur nos institutions sont porteuses de grands changements. Je crois que nous avons digéré l'idée que la Suisse n'est pas parfaite. A partir de là, il peut se passer quelque chose de très positif. Notre entrée dans l'ONU montre par exemple combien les Suisses ont changé.

– Qu'est-ce qui fait pour vous la douceur de vivre?

La douceur de vivre, c'est la famille: Claire, ma femme; mes deux filles; mes six petits-enfants qui ont entre 20 et 4 ans. C'est la lecture et la musique. Le bonheur, c'est lire un roman en écoutant du baroque. C'est marcher en montagne. C'est aussi la satisfaction d'avoir accompli quelque chose, d'avoir mené un projet à terme. Il n'y a rien de meilleur que ce moment qui vient juste après...

Entretien: Catherine Prélaz
Photos: Pascal Bitz

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur	Rouge
Une fleur	La rose
Une odeur	La menthe
Un paysage	Le Jura et le Salève
Un pays	La Suisse et la France
Un auteur	Maupassant
Un roman	<i>Les Thibault</i> , de Roger Martin du Gard
Un film	<i>La Règle du Jeu</i> , de Jean Renoir
Un metteur en scène	Fellini, Almodovar
Un musicien	Bach, qui me transfigure
Une saison	Le printemps, car c'est la promesse
Une personnalité	Mitterrand
Une femme	La mienne
Une gourmandise	Le chocolat noir, très noir
Un animal	Le chien